
M'sieu ! je vous en supplie mettez moi en prison que je ne retourne pas à mon college, je suis élève de Dumolard .

Numéro d'inventaire : 1983.00853

Auteur(s) : Cham

Destouches

Type de document : image imprimée

Éditeur : Martinet (Maison) (172 rue Rivoli 41 rue Vivienne Paris)

Imprimeur : Destouches Imprimeur lithographe

Période de création : 3e quart 19e siècle

Date de création : 1862

Collection : Le Charivari / Actualités ; 121

Description : gravure de presse feuille de journal découpée pliée en 4 dimensions de la feuille : 441 x 308

Mesures : hauteur : 212 mm ; largeur : 188 mm

Notes : Un collégien en uniforme agenouillé supplie un vieux gendarme. Il préfère aller en prison, plutôt que d'aller au collège. Signature dans la gravure : "Cham 63". Cham : Noé (Comte Amédée Charles Henri de) : Dessinateur et caricaturiste français (1819-1879).

Destouches : Imprimeur-lithographe, 28 rue Paradis-poissonnière. Dans sa production abondante, qui s'étend de 1853 à 1869 environ, figurent des pièces de sa main. Gravure de presse extraite de "Le Charivari," 2 octobre 1862 (mention manuscrite) .

Mots-clés : Costumes : Collégiens, lycéens, normaliens, étudiants

Filière : Lycée et collège classique et moderne

Niveau : non précisée

Autres descriptions : Langue : Français

Mention d'illustration

ill.



maison Martinet 128 r. Rivoli et 41 r. Vivienne

Lith. Destouches 26-Paradis P^{is}

— M'sieu! je vous en supplie mettez moi en prison que je ne retourne pas à mon college, je suis élève de Dumolard.

L'artisan avait des larmes aux yeux.
Le propriétaire ne voulait rien entendre.
L'artisan à bout d'arguments se tourna vers Isidore et lui demanda de l'aider à fléchir l'irascible propriétaire.
— Vous êtes bon, lui dit-il, si vous avez quelque influence sur monsieur, suppliez-le de ne pas me laisser coucher dans la rue.
— Je ne le puis, répondit Marteau.
— Et pourquoi cela ?
— La censure le défend. La propriété est une chose sacrée. S'il plaît à monsieur de vous chasser et de garder vos meubles, c'est son droit. Non-seulement je ne lui dirai rien, mais encore je vous conseille de ne pas vous plaindre trop haut parce que mon ami le censeur vous couperait vos tirades.
De retour dans son logis, monsieur Marteau se frotta les mains.
— Je commence à devenir un homme vertueux, dit-il. J'aime les notaires et respecte les propriétaires. Continuons dans cette voie, et qui sait ? Le prix de vertu est accessible à tous, même aux vandevillistes repentans.
On sonna. C'était son fils qui venait lui rendre visite.
— Mon père, dit-il en pleurant, je suis le jeune homme le plus malheureux de la terre, et comme en ce bas monde on n'a pas de meilleur ami que l'auteur de ses jours, je viens vous faire mes confidences.
— Parle, mon fils.
— Je suis amoureux.
— Et de qui ?
— D'une femme indigne. J'ai beau lutter, je suis le plus faible... J'aime mademoiselle Cerisette.

— Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle Cerisette ?
— C'est une biche, mon père.
— Une biche ! Silence, malheureux.
— Ma mère nous entend ?
— Non ; mais je ne puis, je ne dois plus entendre prononcer ce nom-là.
— Et pourquoi ?
— La censure le défend. Elle déclare qu'il n'y a plus de biches... que dis-j-! qu'il n'y en a jamais eu, qu'il n'y en aura jamais... Donc, tu n'es pas amoureux, tu ne souffres pas puisque l'objet de ton amour est une chimère. Tourne-moi donc les talons et va tâcher de te lier avec un notaire.
Quand le fils fut parti, la bonne entra.
— Monsieur, dit elle mystérieusement à Marteau, je viens vous rendre un grand service. J'ai surpris tout à l'heure un jeune homme qui entraînait M^{lle} Marteau.
— Après ?
— Le jeune homme s'est jeté à ses genoux.
— Pas possible !
— Il a embrassé la main de madame.
— Tu en as fi senti.
— Monsieur, je vous jure sur ma vie, sur celle de Pilou...
— Tu en as menti, te dis-je ; il n'y a pas de jeunes hommes qui se jettent aux genoux des femmes mariées.
— Mais cependant.
— Pas plus qu'il n'y a de femmes mariées qui reçoivent chez elles des jeunes gens.
— Eh bien ! monsieur, ils sont encore ensemble ; là, voyez vous-même, vous me croirez, j'espère.
— Je ne veux même pas me déranger. La censure dé-

clare que tout cela n'existe pas. Je crois la censure. Je me fie à sa offense. Va-t'en et ne t'amuse jamais à raconter ce que tu viens de me dire, car mon ami le censeur mettrait ses ciseaux dans ton récit.

M. Marteau alla se promener.
Comme il passait près de la gare du chemin de fer du Nord, il crut reconnaître son notaire qui affublé d'une fausse barbe prenait un billet pour la Belgique.
Quelques pas plus loin il regarda venir un couple qu'il reconnut positivement pour être son fils et sa maîtresse.
Il entra dans la gare et vit sa femme avec un jeune homme, lequel prenait des billets pour l'Angleterre.
Un vaudevilliste, un des collaborateurs de Marteau survint.
— C'est ton fils, lui dit-il ; c'est ta femme... c'est ton notaire... ; tu ne les arrêtes pas ?
— Non !
— Et pourquoi cela ?
— La censure se chargera de ce soin. Les malheureux font ils assez de choses défendues ! des enlèvemens de femmes mariées des fuites de notaire !
— Mais tu es donc devenu fou... Quoi ? quand il te serait si facile d'empêcher tout cela, tu restes calme !
— Ouf, mon ami, telle est ma nouvelle décision : je veux même oublier tout ce que je viens de voir, car ces histoires étant des sujets de vaudevilles je pourrais peut-être me laisser aller à les faire et mon ami le censeur me les interdrait.

ERNEST BLON.

